

PLACE DES ARTISTES

Dans cette revue qui privilégie la réflexion et l'analyse, il nous a semblé essentiel de donner la parole aux artistes pour vous livrer d'autres points de vue, d'autres points de fuite. Nous les interrogeons sur ce qu'ils pensent de leur rôle dans la société ou de la place donnée aux artistes par les décideurs ou, tout simplement, par leurs concitoyens.

Certains textes, comme celui de Magyd Cherfi dans ces pages, ont été repérés par ailleurs et sont repris en raison de leur force et de l'adéquation avec cette rubrique.

MAGYD CHERFI

« D'où vient le doute d'être... »

J'ai marché pour *Charlie*, j'ai porté la pancarte même, ému à mort qu'on ait buté du talent, de l'esprit, des hommes. J'ai marché et des proches presque à la queue leu leu dans un souffle désespéré m'ont dit : « Mais vous êtes où ? »

J'ai compris là que je n'étais pas des leurs, ils me disaient « vous » comme si j'appartenais à d'autres, comme si éclaté le dernier rempart apparaissait le vrai visage du « nous » dont je faisais pas partie. Ce « nous » visage de la France dont ils se sentaient naturellement, « eux », les légataires universels. C'étaient des amis, des humanistes, des gens de gauche, pas des « bouseux frontistes », non ! Tout ce qu'il y a d'éclairé. Et j'ai compté les mille pas arrachés à la boue que j'ai faits pour avancer vers eux, j'ai mesuré combien j'étais devenu une caricature de laïc, obsédé par le dogme républicain, épris de soif absolue de liberté. Dans chacun de ces pas j'ai combattu les soupçons de « Marianne » à mon endroit, aimé la France dans son tout, ses hauteurs d'esprit et ses cavités les plus sombres. J'ai mis un « y » à mon

prénom pour le blanchir, me suis incliné devant le supplice d'un autre barbu par politesse, appris tous les subjonctifs possibles et utilisables, pris l'accent de mes pairs et donné ma langue maternelle aux loups. J'ai blanchi au possible pour qu'il n'y ait plus d'ambiguïtés.

Au milieu de la foule, j'ai mesuré le petit centimètre que tous ces « Français » avaient accompli à mon endroit... quasi rien.

En prononçant ce « vous » une évidence m'a saisi – Magyd ! tu es trop français, retourne à de plus justes proportions.

Il y a trente ans, c'était la marche des Beurs, la marche de l'espoir, j'avais vingt ans, j'étais déjà ce Français-là. Car... j'ai été français, un temps, quelques années, les premières. Puis petit à petit je l'ai moins été, puis de moins en moins, justement parce qu'on me disait que je l'étais. Mais est-ce qu'on dit à un Français qu'il l'est ?... Non !! Parce qu'il l'est, justement. Le doute s'est immiscé une première fois.

Puis « français » on m'a dit que je l'étais pas,

puis que je l'étais trop, puis que j'étais un peu des deux... Alors j'ai épousé des identités comme autant de causes... J'ai été basque, occitan, provençal, sénégalais, africain du Sud, noir d'Amérique, peau-rouge, tibétain et même femme et même homo, bref minoritaire.

Je me suis perdu.

Finalement je suis devenu palestinien, sans le savoir sans le vouloir, un Palestinien sans histoire, vide de sens, vierge de colère ou de rancunes. Un Palestinien des Pyrénées avec l'accent de Toulouse.

C'est plus tard que j'ai été arabe, et ce n'est qu'à la fin que j'ai été kabyle quand j'ai piétiné les montagnes sèches de la vallée de la Soummam et que j'ai entendu prononcer mon prénom avec l'accent de ma mère, ce diminutif familier propre aux miens... « l'Mèdj ».

Épris d'idéal j'ai été palestinien, un Palestinien de France puisque je ne parle que cette langue-là, Palestinien dans une terre de droit, d'asile aussi comme on dit, où la paix semble s'être définitivement installée, où l'écrit vaut le sang de mille ans de martyre et la parole libre.

J'ai été devenu un Palestinien qui ne dort pas dans des camps, qui n'a jamais vu la belle étoile qu'au mois d'août sur des bords de Garonne sans vagues. Un Palestinien sédentaire qui se sentait presque chez lui.

Je dis « presque » parce qu'il y avait à cette époque un ailleurs, un ailleurs aux parfums de figues et de poivrons verts, un ailleurs de mots et de larmes aux tombes enfouies, disparues. Un bout du monde « arabe ».

Bref, toujours connu un toit soutenu par quatre murs... certes pas de briques rouges mais solides.

Toujours dormi dans la tranquillité des familles à qui on ne reproche rien et qui font tout pour.

C'était y'a longtemps... J'avais épousé à l'image de mon père le sens aigu de la docilité, la peur d'être montré du doigt, celle d'être puni d'affirmer du soi. Je me suis glissé dans l'habit du « c'est déjà ça »... content de ne pas avoir ce « plus » qui vous met dans la lumière.

En quelque sorte... content d'être terne, presque



translucide pour n'embêter personne.

N'embêter personne parce qu'un Arabe ça embête tout le monde. L'Arabe... Docile il est chafouin, rebelle il craint.

L'idéal donc fut d'être palestinien... Ni trop arabe par l'Algérie, ni trop kabyle par la famille, ni trop français par la sainte école laïque qui pourtant fit de nous des êtres éclairés... je veux dire des mécréants et on s'est perdu.

Il leur fallait une distance, une familiarité lointaine, une cause qui fasse l'unanimité, un idéal sans équivoque, un peuple mythique martyr abso-

lu, une identité imparable. Oui, être arabe dans le versant palestinien leur apparaissait jouable, tout y était à construire. Ils tenaient le fil. Ils voulaient pas être multiples, citoyens du monde, non ! Ils manquaient d'épaules. Palestinien c'est proche et au-delà de tout. Et puis...

Des ruines seules peut se dresser un drap immaculé.

Quelque chose de pur et renaîtra l'espoir.

Alors, longtemps mon père s'est glorifié d'engendrer l'élite qui libérerait le peuple élu du monde arabe, fût-ce au prix de nos vies, et lorsque ma mère un beau jour accoucha de jumeaux il s'écria : « Et de deux pour l'armée des Lumières ! »

Ce jour-là, même l'Amicale des Algériens en Europe vint féliciter ma mère. Ouaaaaah !!

Là j'ai compris !

C'est précisément ce jour-là que je suis devenu palestinien, malgré moi, quand j'ai compris que mon père n'était pas ce nuage sans consistance, cet amateur des ombres, cet anonyme aux goûts futiles, mais un aspirant à la quête de la dimension humaine. Il cherchait ça... la dimension humaine des choses... Il cherchait l'homme nouveau sans le savoir.

On sait ce qu'il est advenu de ce pauvre peuple. Les peuples frères ! – « Mon cul ! » a dit mon père. Il disait : « TOZ »

Longtemps après tout cela il s'est tu, sa détresse s'est tue, la mienne avec.

Nous, ses enfants, sommes devenus les militants frivoles d'une flopée d'idéaux mort-nés qui nous ont conduits de l'Amérique latine à l'Afrique du Sud, des plaines racistes du Texas aux montagnes du Tibet et de l'Irlande au Moyen-Orient, et de plus en plus loin à cause du quotidien, ce malheur endémique.

Touristes sincères de la cause des frères, on s'est éteints à notre tour.

Rien ne nous est apparu fluide.

Et quant à la Palestine, jamais l'idée nous a semblé si « caduque ».

Nous attendions du monde arabe qu'il redresse cette moitié de nous trop longtemps affaissée, mais pas la moindre lueur de modernité.

Rien à l'horizon... et bien qu'à l'agonie il s'échine à penser qu'il est un grand peuple uniforme et compact. Il oublie qu'il est comme toutes les civilisations : épars, fragmenté, multiple, et chaque portion se charge d'éradiquer l'autre au nom de la sacro-sainte idée de dieu.

Les peuples arabes accomplissent ce miracle qui fait que les minorités dominent. Ils font les femmes fantômes et les jeunes aigris. Hier l'Algérie, la Tunisie, l'Égypte, aujourd'hui la Syrie assassine ses gosses comme ce roi d'un autre temps qui fit égorguer nombre de nouveau-nés pour s'assurer une destinée éternelle. L'éternité, l'éternité encore ce rêve maudit...

En attendant, aujourd'hui pour croire en moi, pour me trouver et léguer à mes enfants la dimension humaine des choses... je suis en ce moment... encore un peu français.

NECTART

Texte initialement publié dans la revue ventscontraires.net (que nous remercions pour l'accord de publication).

Né à Toulouse en 1962, Magyd Cherfi est chanteur et écrivain, membre du groupe Zebda. Ayant passé près de deux décennies avec ses compères toulousains, il s'est lancé dans une carrière solo (**Cité des étoiles** en 2004, **Pas en vivant avec son chien** en 2007).

Après **Livret de famille** (*Actes Sud*, 2004, rééd. *Babel*, 2011), mixant un sens du rythme festif et une acuité qui porte à la mélancolie, où Magyd Cherfi racontait la petite mort des illusions et les rêves de sensualité inassouvis, les coups de boomerang du rock'n roll engagé et la violence des rites d'initiation du terrain vague, le roman **La Trempe** (*Actes Sud*, 2007) a révélé le musicien en boxeur littéraire.

ROBYN ORLIN

« Je me sens comme un travailleur culturel... »

Je n'ai pas le souvenir d'une période où l'art n'aurait pas été en interaction avec le monde... La poésie, la folie et la douleur de nos vies quotidiennes rendent difficile la séparation entre les deux... Quand je me connecte aux actualités du monde, qu'il s'agisse de la météo, de la politique, des inventions, de l'histoire se révélant (à nouveau) à elle-même, des rumeurs du milieu financier... cela affecte ma façon de travailler... L'innovation surgit du quotidien... Et, d'une certaine manière, certains souvenirs de mon enfance fondent mon travail, *Hidden Beauties/Dirty Stories* (une vidéo produite pour Arte en 2004) en est probablement le meilleur exemple...

Je ne suis pas certaine de me voir comme un « artiste », mais peut-être plutôt comme un « travailleur culturel ». Je fais une expérience particulière du monde et j'ai toujours envie de partager ces expériences avec la société.

Un « travailleur culturel » avec le sens de l'humour couplé à une esthétique baroque africaine.

NECTART



Robyn Orlin est une femme blanche juive sud-africaine, née d'une mère polonaise et d'un père lituanien, et désormais installée à Berlin. Loin des propositions artistiques faites sur mesure pour des publics occidentaux, la démarche de Robyn Orlin se nourrit de ses propres ambivalences ; elle n'a jamais été une représentante de la danse africaine, qu'elle soit contemporaine ou traditionnelle. Le public a ainsi pu se familiariser avec son activisme artistique et ses manières peu respectueuses des conventions. On a également souvent fait état de son engagement contre l'apartheid, le sida et les inégalités sociales.

ALAIN TIMÁR

« *L'artiste, ce drôle d'animal* »

L'artiste est un drôle d'animal, à la fois brut, iconoclaste, transgressif, incivilisé, capable de continuer son œuvre, y compris avec la terre entière contre lui. L'histoire des arts, l'histoire de l'humanité sont parsemées d'êtres insoumis, au conformisme, au système, aux règles. Pour cette minorité d'individus, les mots d'« art » et d'« œuvre » ne sont pas usurpés car ils y consacrent toute une vie, corps et âme.

Ma culture, mon itinéraire, mon éducation font que le mot « humanité » a posé les fondements de ma vie. Je suis un enfant de la République : j'ai pu poursuivre un cursus scolaire, j'ai pu m'éveiller à la culture, à l'histoire de l'art grâce à la République. J'ai été boursier de l'État, ce qui m'a permis de poursuivre des études universitaires. Donc, si je suis ce que je suis aujourd'hui, c'est en grande partie grâce à cette éducation reçue au sein de la République et à cette culture respectueuse de son histoire. Mon insistance à vouloir travailler dans les domaines de la mise en scène et des arts plastiques m'a poussé à chercher et trouver les moyens financiers de cette folle ambition. Acheter du matériel, engager et travailler avec des personnes, louer un lieu, tout cela a un coût initial.

Les décideurs, qu'ils soient privés ou publics, doivent d'abord s'interroger sur la place de l'artiste et sur la façon de mieux l'accompagner dans son parcours individuel ou collectif. Leurs fonctions doivent être de libérer les énergies et les potentialités des artistes, aussi fous soient-ils, aussi rêveurs soient-ils, de les délester de leurs contraintes matérielles, d'être à l'écoute de leur

cheminement intérieur, dans leur individualité, leur égoïsme, leur rêve, leur fantasme, voire leur obsession.

L'artiste doit-il pour autant être à la merci de l'État et de la puissance publique en général ? Que ferais-je si, du jour au lendemain, mon statut social d'artiste et directeur de lieu (intimement imbriqués à l'heure actuelle) n'était plus reconnu ? Si, par conséquent, je n'avais plus aucun moyen financier de fonctionner ? Je crois que je privilégierais le retranchement dans la solitude en restant fidèle à mes idées et mes désirs profonds : qu'importe ici la raison vis-à-vis de l'autre ou du monde !

Je me souviens, quand j'ai débuté en tant que metteur en scène et plasticien, avoir pris l'habitude de récupérer dans les poubelles, dans les ordures, planches de bois, morceaux de tissus, grosses boîtes de conserve et vieux phares de voitures pour les transformer en projecteurs : personne ne m'attendait en tant qu'artiste et il fallait bien que je m'exprime ! De ce passé (souvent douloureux et difficile), j'ai conservé malgré tout la liberté et l'indépendance d'esprit. Apologie de l'art pauvre ? Bien sûr que non, mais apprentissage de la volonté et parcours qui pourrait me servir à nouveau... au cas où.

Depuis Lascaux et ses dessins représentant l'humanité et la nature, le geste artistique accompagne la vie, nos vies, et l'art sublime, transcende l'humanité dans le temps et l'espace. Je m'imagine cet être humain dessinant à la lumière d'un feu ou peut-être d'une torche animaux ou humains,

cherchant le trait juste, la représentation exacte, mais exprimant en fait sa propre vision du monde comme l'écrivain qui, à force de travail solitaire et d'intransigeance, trouve son style, sa patte. Ces gestes ne visent pas l'objectivité ou la copie de la réalité, mais une transposition, un acte subjectif qui révèle un regard nouveau sur le monde tout en nous révélant nous-mêmes au monde. D'un univers singulier, nous en partageons l'essence, et les œuvres successives construisent ce qu'il y a certainement de plus précieux à conserver en nous et au sein de l'humanité. Cela confine au sacré. Comment ne pas en tenir compte et réinterroger le comportement par trop consumériste ou technocratique de nos contemporains !

Le consumérisme a envahi la culture. Il faut arrêter de verser dans la facilité, arrêter de favoriser le formatage des spectacles dans la durée : une heure, pas plus, voire moins ! Le public doit arrêter de penser qu'il peut découvrir un spectacle sur Internet en éprouvant les mêmes sensations que dans une salle de spectacle.

L'éducation du spectateur me paraît primordiale. La multiplication de l'offre permet bien entendu au public d'opérer ses propres choix, voire de se forger une opinion, mais sans éducation artistique, celle qui permet d'aiguiser l'œil, sensibiliser l'oreille, provoquer, émouvoir, instruire l'esprit et le corps, rien n'est possible. Je ne peux que souhaiter un spectateur qui ne soit pas simple consommateur, un spectateur conséquent et libre de ses choix, sensible, conscient et confiant.

Le numérique et ses outils constituent une formidable ressource mais restent au service de puissances économiques. Tout le monde n'est pas artiste. Rien ne garantit la qualité, l'émerveillement, l'émotion. Seule l'expérience individuelle permet de se construire, de grandir et de s'évader.



Alain Timár est fondateur du Théâtre des Halles d'Avignon, metteur en scène, scénographe et plasticien de plus de cinquante créations contemporaines, d'œuvres littéraires, d'auteurs exigeants et d'une langue riche tels que Samuel Becket, Albert Cohen, Jean Genet, Vaclav Havel, Eugène Ionesco, Alfred Jarry, Mohamed Kacimi, Gao Xingjian, etc... Alain Timár parcourt son chemin sur les scènes hexagonales et internationales (États Unis, Philippines, Hongrie, Roumanie, Corée du Sud, Chine, Shanghai, Singapour,...).

NICOLAS VERCKEN

« *Essayer* »

Peut-être
 Que nous devons essayer
 Peut-être
 Que c'est ça notre rôle : essayer
 Prendre ce temps que les autres ont dégagé pour nous et essayer
 De le changer, le monde
 De le voir autrement et de le transmettre
 Peut-être
 Qu'il y a un sens
 Et que nous avons vraiment une utilité
 Peut-être que ce travail, ce temps, cet écarquillement répété
 Peut-être que se frotter encore et encore les yeux pour voir
 Peut-être que pencher la tête, que monter sur la table
 Peut-être que plisser les yeux, loucher
 Peut-être que regarder le ciel
 Et puis montrer, dire, pointer
 Peut-être que ça sert
 Aux autres
 à trouver et à faire
 Peut-être que par rebond ça fait les révolutions et les inventions,
 Les amoureux, les amis et les enfants,
 Peut-être que ça rend heureux
 Peut-être que ça rend moins seul
 Que ça donne du courage, de la profondeur, que c'est l'air qui rentre pour réfléchir, que ça empêche de s'endormir, que ça lutte contre la torpeur, que ça confronte, tout bêtement, ses propres pensées intimes, ses propres réflexions, ses propres colères à celles d'un autre, pas son amoureux ou son meilleur ami, un vrai autre et que ça, ça aide à se construire
 Peut-être que ça aide à se construire
 Peut-être que ça aide à se faire intelligent
 Et que ça donne envie d'aller voir sur les étoiles
 Et peut-être qu'il n'y a rien de plus important
 Peut-être
 Que c'est ça notre rôle
 Essayer

Nicolas Vercken dirige la Ktha, compagnie de théâtre née en 2000.

Ses spectacles se jouent parfois dans des salles de spectacle, le plus souvent ailleurs dans la ville.

Les acteurs s'adressent aux spectateurs, en les regardant dans les yeux, directement, sans détour.

Il y a souvent des projections, des ordinateurs dans les dispositifs scénographiques.

En plus de ses spectacles, la compagnie organise des stages, des ateliers, des laboratoires de recherche... Elle crée aussi régulièrement des formes courtes, des performances, des lectures, des installations, des expositions...

ENJ
 EUX
 CULT
 URELS